

Le monde
L'apparition du monde dans l'œuvre d'art

Idaline Droz-Vincent

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

C'est un truisme, pour les lecteurs d'Arendt, de dire que l'œuvre d'art est intimement liée au monde, encore que ce lien ne soit pas sans ambiguïté puisque l'activité de l'artiste, en tant qu'œuvrer, se fait en marge du monde.

Nous voudrions revenir sur l'esthétique d'Arendt à travers un axe de lecture inhabituel : montrer comment le monde nous apparaît dans l'œuvre d'art, comment il y devient visible. L'œuvre d'art nous ouvre le monde, laisse le monde venir à nous dans son apparition initiale. Elle se fait transparente pour laisser éclore l'apparition du monde. Nous pourrions alors mettre en évidence que c'est dans l'œuvre d'art que nous pouvons saisir la pureté de son essence phénoménale. Par conséquent l'objet de cet article est alors de proposer un autre écho de l'affirmation sans cesse répétée chez l'auteur : l'œuvre d'art est l'objet le plus mondain. Cette lecture nous conduit à établir un parallèle entre l'esthétique d'Arendt et celle de Merleau-Ponty.

La pensée d'Arendt est une pensée qui s'inscrit dans l'horizon de la phénoménologie. « Je me suis clairement rangée sous la bannière de ceux qui, depuis pas mal de temps, s'efforcent de démanteler la métaphysique... »¹, dit-elle pour clore le premier tome de *La Vie de l'Esprit*. Contre la métaphysique qui pose la dualité essentielle de l'être et de l'apparence, elle défend l'apparence comme seule réalité. Le rapprochement, ici, d'Arendt et de Merleau-Ponty n'est pas saugrenu, elle-même se référant directement à l'auteur : « en éliminant l'erreur, en dissipant l'illusion, on n'atteint pas pour autant une région située par delà les apparences. Car, lorsqu'une illusion se dissipe, lorsqu'une apparence éclate soudain, c'est toujours au profit d'une nouvelle apparence qui prend à son compte la fonction ontologique de la première... »².

L'apparence est la seule réalité dans un double sens :

1) Il n'y a rien derrière l'apparaître : être et paraître coïncident en ce monde dont la nature est essentiellement phénoménale. Toute la réalité tient son être de son apparition dans le monde. Toute la réalité s'épuise dans l'apparence, c'est la leçon du premier chapitre de *La Vie de l'Esprit* : « dans ce monde où nous entrons, apparus de nulle part, et dont nous disparaissions en direction de nulle part, être et paraître coïncident »³. Même s'il existe chez Arendt une phénoménologie de la manifestation, nous entendrons ici « paraître » au sens d'apparaître et « apparence » au sens de la forme prise par l'apparition (brisant ainsi les catégories de la métaphysique qui rabat l'apparence sur l'illusion, le semblant, en référence et en opposition à l'être).

« Le fond du problème est bien, comme le dit Merleau-Ponty qu'on ne peut fuir l'être que dans l'être, et puisque pour l'homme, être et paraître coïncident, je ne peux fuir l'apparence que dans l'apparence ».⁴

2) Les choses n'existent que dans la mesure où elles apparaissent. Être c'est apparaître, c'est-à-dire venir à la présence, se tenir dans la présence, se manifester sous une forme (une apparence). L'apparence dans ses diverses acceptions est la contrepartie de l'apparaître comme le dit très bien Merleau-Ponty : « ...il n'y a pas de *Schein* sans *Erscheinung*, que tout *Schein* est la contrepartie d'une *Erscheinung*, et le sens du réel n'est pas réduit à celui du "probable", et au contraire le "probable" évoque une expérience définitive du "réel" dont l'échéance est seulement différée ».⁵

Apparaître c'est surgir au sein d'autres apparitions mais c'est également apparaître à... Ces apparitions sont saisies par des sujets pouvant les interpréter comme éclats trompeurs. Ce qui nous intéresse chez Arendt, c'est le fait qu'il n'y a pas d'apparaître sans monde car c'est le monde qui rend possible l'apparition ; mais en retour le monde n'existe qu'au travers des apparitions qui se jouent en son sein. Il ne saurait être saisi indépendamment des apparitions qu'il rend possibles : il n'est ni au-delà ni ailleurs. Aussi, quand un objet s'épuise dans son apparition parce que

1 H. Arendt, *La Vie de l'Esprit*, tome 1, trad. Fr. Lucienne Lotringer, Paris, PUF, 1981, p.237

2 *Ibid.*, p. 41, Arendt cite Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, NRF, 1964, p. 63.

3 *Ibid.*, p. 34.

4 *Ibid.*, p.37

5 Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, opus cité, p.64

l'apparaître est sa finalité, l'apparition se faisant transparente dans sa manifestation, le monde y devient « perceptible » comme fondement des apparitions et comme apparition réalisée. Le seul objet s'épuisant dans son apparition car il n'existe qu'à apparaître et qu'il est fait pour être vu, entendu, c'est l'œuvre d'art. L'œuvre d'art est alors dévoilée dans son sens profond : rendre tangible le monde en faisant apparaître l'apparition pure, la genèse de l'apparition. C'est dans cette approche que l'esthétique de H. Arendt pourrait être rapprochée de celle de Merleau-Ponty.

L'œuvre d'art est faite pour le monde, par le monde et le monde se laisse « approcher » dans cet objet mondain par essence.

C'est autour de la notion d'apparition que se noue intimement le lien entre l'œuvre d'art et le monde, lien d'entre-appartenance et de révélation. C'est par le truchement de l'apparaître que le monde et l'œuvre d'art se génèrent l'un l'autre.

Il convient dans un premier temps de penser le double lien entre apparaître et monde.

Comment et en quel sens l'apparaître, condition et finalité de l'œuvre d'art, relie-t-il l'œuvre d'art au monde?

L'apparaître et le monde

Il n'y a d'apparaître que dans le monde.

La structure de l'apparaître est celle de l'appartenance : apparaître c'est toujours apparaître au milieu d'autre chose et sur fond d'autres apparitions. Cet « au milieu de » implique ainsi le monde comme ensemble des apparitions et comme fond du champ d'apparitions. L'apparition se fait dans le monde et élève le monde car ce dernier n'est rien au-delà des apparitions.

R. Barbaras, dans son œuvre *Le désir et la distance* nous fournit une approche précise et rigoureuse sur une première relation entre le monde et l'apparaître.

« L'essence de l'apparaître implique la relation à un fond ou à un champ d'apparition (...) il faut donc admettre que l'apparaître d'un apparaissant quelconque implique (...) la coapparition du monde ».⁶

Le monde est le sol de toute apparition, un champ de présence préalable à l'apparaître ; il est le « prédonné de tout donné » (sans quoi l'apparaître ne saurait surgir

6 R. Barbaras, *Le désir et la distance*, Paris, Vrin, 1999 p. 85. R. Barbaras nous présente dans cet ouvrage, au chapitre 3, ce qu'il en est de l'apparaître dans sa structure à partir de la pensée de Jan Patočka. Ses analyses précises et claires sont précieuses pour une approche phénoménologique du monde.

L'objet de cet article n'étant pas d'engager une discussion entre les pensées de Arendt et celle de Patočka, nous n'entrerons pas dans les détails de l'analyse. On ne peut non plus rabattre la pensée de Arendt sur celle de Patočka. Ce dernier propose une phénoménologie sans sujet connaissant, or pour Arendt la relation entre l'apparaître et le sujet, la relation entre le sujet et le monde, sont essentielles.

en quelque sorte) ; il est « l'*a priori* de l'apparaître parce que l'appartenance en est la structure constitutive »⁷ ; cependant le monde n'a pas d'autre contenu que ce qui apparaît en son sein. Le monde est condition de la donation, de l'apparition, néanmoins il ne saurait être assimilé à une forme accessible indépendamment de tout apparaissant et accessible avant toute apparition qui a lieu en son sein. En tant que prédonné, il n'est pas pour autant ce qui apparaît en premier : « il ne peut être assimilé à une forme puisqu'il est au contraire l'apparaissant ultime ».⁸

« Le monde est l'informe car il est sol pour toute mise en forme, fond pour toute figure (...). Néanmoins, il est également étranger à l'ordre du contenu puisqu'il est le champ en lequel un contenu peut apparaître, puisque tout contenu apparaît en lui ».⁹

Chez Hannah Arendt, le monde comme préalable à toute apparition, ne se donne pas avant l'apparition, il ne préexiste pas non plus à l'apparaître (les deux se font en même temps), et il ne survit pas aux phénomènes apparaissants. Le fond surgit avec les apparitions et il n'est accessible que dans ces apparitions. En tant que tel il n'apparaît pas car il est à la fois donné et retiré dans les apparitions. Tout apparaître étant un apparaître à... les apparitions se donnant à des sujets percevants, situés eux-mêmes dans le monde et possédant par là-même une perspective singulière, le monde semble se démultiplier ou se fractionner en autant de perspectives. Il ne devient présent que dans la mise en commun des points de vue des sujets à propos de ce qui apparaît dans ce monde, dans la mise en commun des apparences saisies par des spectateurs. Condition et finalité de l'apparaître, condition dernière et donnée ultime de toute apparition : « le monde comme tel ne m'apparaît pas, mais il se révèle seulement dans la mise en commun des points de vue particuliers sur lui ; le monde ne devient visible que comme monde commun... »¹⁰.

Les apparitions et la multiplicité des sujets saisissant ce qui apparaît, constituent le rayonnement du monde. De même, chez Merleau-Ponty, la foi perceptive nous dit que chaque perception peut bien dévoiler l'illusion de la précédente mais toutes deux nous ramènent au monde comme sol des manifestations, *le monde étant l'ensemble des possibles démultipliés dans les perceptions*.¹¹

Tout entier dans un reflet apparaissant, donné et retiré à la fois, le monde est à l'entrecroisement des perspectives que nous pouvons avoir sur ses manifestations, aussi bien chez H. Arendt que chez Merleau-Ponty.

7 *Ibid.*, p. 84

8 *Ibid.*, p. 85

9 *Ibid.*

10 A.M. Roviello, *Sens commun et modernité chez H. Arendt*, Bruxelles, Ousia, 1987, p. 28

11 *Le visible et l'invisible*, opus cité, p. 63 et suivantes

Parce que l'apparaître est un apparaître à...¹², le monde est intimement lié aux hommes, aux sujets percevants. L'apparaître est saisi par un sujet qui n'est pas à l'extérieur des apparitions, mais subit la même loi parce qu'il appartient au monde. Ce mode d'appartenance est singulier car l'homme est *du monde et pas simplement au monde*, comme H. Arendt le souligne.¹³

Nous trouvons un lien similaire chez Merleau-Ponty, même s'il n'est pas développé selon la même approche ; pour lui nous pouvons dire également que l'homme n'est pas tant un être-au-monde qu'un être *du* monde. Il insiste sur le fait que le sujet ne peut faire l'expérience du monde qu'à la condition d'être en lui situé, d'être fait de la même texture.¹⁴ Le sujet n'est pas incarné par accident, il est enveloppé par le monde et enveloppe le monde ; c'est la condition du sentir, c'est la condition de l'expression et enfin la condition de l'apparaître comme tel : le monde vient à la manifestation dans le sentir. Le devenir phénomène du monde et la perception à même le corps pour l'homme ne sont qu'un seul et même événement.

Le lien entre l'apparaître et le monde renvoie à un lien d'intimité réciproque entre les hommes et le monde. Le parallèle entre les pensées d'H. Arendt et de Merleau-Ponty n'est cependant pas parfait : alors que Arendt centre sa réflexion concernant le monde sur la pensée politique, Merleau-Ponty oriente la sienne vers une ontologie du sensible. Mais le même sol phénoménologique les unit.

La réflexion de H. Arendt se singularise en ce que sa phénoménologie est articulée à une dimension anthropologique. Chez H. Arendt, le monde est humain, l'homme est mondain.

Le monde est lié aux hommes en tant que résultat de l'œuvrer humain dans un premier temps. Il est alors ce milieu humain artificiel, qui s'oppose à la nature. Il devient la « maison non mortelle d'êtres mortels ». Il n'est pas pour autant disponible comme ensemble ontique des productions, créations, outils de l'homme, car il n'existe qu'à être vécu, actualisé dans les relations que les hommes entretiennent avec ces objets. Le monde cesse d'être monde s'il n'est plus habité par les hommes, vécu par l'homme. Le monde atteint pleinement son sens dans les relations que les hommes entretiennent avec ce qui apparaît, lorsque ensemble ils peuvent discuter de ces apparitions, donc dans les relations que les hommes établissent entre eux.

De même si le monde est ce fond originaire des apparitions que Hannah Arendt compare à une scène, il ne se tient comme tel que tant que des apparitions se jouent en son sein (la singularité de sa pensée étant qu'elle concentre sa réflexion sur les apparitions des œuvres et actions humaines même si dans *La Vie de l'Esprit*, elle se

12 « Rien ne paraîtrait, le mot apparence n'aurait aucun sens s'il n'existait pas de tels récepteurs des apparences – êtres vivants susceptibles de relever, de reconnaître, de répondre (...) à ce qui n'est pas tout bonnement là mais leur apparaît et est destiné à être perçu par eux », H. Arendt, *La Vie de l'esprit*, opus cité, p. 33-34.

13 Idem, p. 37

14 Voir *Le visible et l'invisible, L'Œil et l'Esprit*.

rallie à la définition phénoménologique du monde comme ensemble des objets qui ont en commun de paraître¹⁵).

Le monde est donc essentiellement cette « scène » pour l'apparaître des hommes, scène qui ne préexiste pas aux apparitions et qui s'évanouit avec la disparition des apparitions. Plus qu'une scène, il est l'entre-deux, l'intervalle des apparaissants et des sujets récepteurs des apparitions, des acteurs et spectateurs.

Enfin le monde est lié aux hommes dans un autre sens : le monde est ce qui résulte de l'action, des relations que les individus entretiennent entre eux. Il n'y a monde que là où il y a pluralité, tel est le leitmotiv de la pensée d'Arendt. Le monde, s'élevant à partir de l'action se déploie sur deux niveaux : en tant qu'espace qui s'ouvre entre les hommes se rassemblant pour agir et parler ensemble ; en tant que résultat de l'action c'est-à-dire en tant qu'Histoire.

Condition de l'apparition et apparition effectuée, résultat du faire et de l'agir humain, le monde révèle sa quintessence dans l'objet qui rassemble, condense et actualise à la fois toutes ces dimensions : l'œuvre d'art. L'œuvre d'art est issue de l'œuvrer humain ; elle n'a pas d'autre finalité que d'apparaître et, en tant que telle, a besoin d'une « scène » où prendre place, où resplendir ; elle n'existe qu'à être contemplée, entendue ; elle se fait souvent dépositaire de l'Histoire (des actes et hauts faits des hommes). Parce que l'œuvre d'art recueille les hauts faits des hommes, elle donne au monde sa dimension historique : elle installe le monde comme lieu de l'histoire.

Or le monde n'apparaît pas en lui-même mais à travers ce qui se manifeste en son sein. Quel autre objet que l'œuvre d'art pourrait mieux le rendre tangible ? L'œuvre d'art, qui n'existe que pour apparaître et donner à voir. Elle a donc en partage la même essence et le même sens que le monde. Toute entière concentrée et « ramassée » dans son apparition, elle laisse l'apparition être pour elle-même et devenir transparente pour que surgisse le monde. Elle existe enfin par et pour le monde.

On comprend l'assertion maintes fois répétée par Arendt et sur laquelle nous allons revenir en détail : l'œuvre d'art est l'objet le plus mondain.

Le monde et l'œuvre d'art

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

15 Cf. le début de *La Vie de l'esprit*, opus cité, p.33

